

Collection « Trames »

dirigée par Serge Vallon et
Bernadette Allain-Launay

L'objectif de la collection est de constituer une « bibliothèque de travail » des professionnels du champ social et médico-social. Elle propose des synthèses de connaissances, des outils de réflexion et d'analyse, toujours référés à la pratique professionnelle, selon notamment trois axes : les publics de l'intervention sanitaire et sociale, les structures et les modes de prise en charge, les pratiques éducatives.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

L'action sociale aujourd'hui

DU MÊME AUTEUR :

Janusz Korczak, PUF, 1995.

Madame François, èrès, 1993.

Le projet social dans la solidarité nationale, Scarabée, 1984 (épuisé).

Diriger autrement, Scarabée, 1982 (épuisé).

Bizarres ou maltraités ? Les jeunes en difficulté : absence ou inadéquation des réponses, CTNERHTI, 1982 (épuisé).

Jacques Ladsous

*L'action sociale
aujourd'hui*

Petite histoire de l'action sociale

Préface de Serge Vallon

Postface de Jean-Michel Belorgey

Trames

ères
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1772-7
Première édition © Éditions érès 2004
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.edition-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Préface, de Serge Vallon	7
L'action sociale aujourd'hui	11
Il était une fois	15
La figure de saint Vincent de Paul	23
La naissance de l'Assistance publique	31
Les professionnels d'action sociale	39
Vers une politique de l'action sociale	
La figure de Bernard Lory	49
Extension du champ social	
Les figures de René Lenoir et de Nicole Questiaux	65
L'action sociale se développe	
La figure de Pierre Gauthier	85
Les états généraux du social	103
L'action sociale aujourd'hui... et demain en guise de conclusion	123
Annexe.....	129
Postface de Jean-Michel Belorgey	131
Bibliographie	137
Index	141

Préface

Qu'est-ce que l'action sociale sinon la régulation volontaire d'une société par elle-même ?

C'est dire l'ambition et la complexité, voire la conflictualité, de l'enjeu. Exposer ce problème, en faire de surcroît un livre clair et bref, accessible à tous, Jacques Ladsous s'y essaie et le réussit. Le lecteur le vérifiera au fil de l'ouvrage.

Déplions auparavant cet enjeu et lions-le à son auteur.

L'action sociale est une ambition : elle suppose – quel qu'en soit son contenu – que les processus de régulation existants et spontanés ne suffiront pas, que le mouvement d'une société produit de l'inadaptation, de l'injustice ou du désordre, qu'il faut le repérer et y parer. Imperfection reconnue donc à notre constitu-

tion civile et à nos institutions. Imperfection de nos liens mais aussi des moyens que nous nous donnons pour les entretenir. Imperfection tout aussi bien des professionnels, comme ceux du travail social, chargés d'y remédier. Il ne faut pas se résigner aux situations existantes mais vouloir les changer – en mieux – sans attendre des lendemains radieux ni une utopie consolatrice.

Jacques Ladsous y a été confronté précocement par la vie et par ses choix. Engagé volontaire, il participe, encore jeune homme, au maquis de la Montagne Noire, dans le Haut-Languedoc, à la résistance contre l'occupant allemand et le régime collaborationniste français. En 1945, il termine sa licence es lettres classiques et commence son parcours d'éducateur professionnel à Montpellier. La dimension militante et bénévole de sa vie sera simultanée, au sein du mouvement d'éducation nouvelle CEMEA dont il est instructeur non permanent. Il croise Fernand Deligny, éducateur hors normes.

En 1950, il part en Algérie où il dirigera, à Chréa, une communauté internationale d'enfants. Il voisine avec le psychiatre Frantz Fanon. L'éducateur chrétien de gauche dialogue avec le penseur radical des libérations anticoloniales. De retour forcé en France en 1958 (expulsé par le général Massu), il retrouve Jean Pinaud, inspecteur de la Population – comme on disait – et directeur de l'institut de Montesson pendant la guerre. Il le seconde dans la première école d'éducateurs, créée à Épinay-sur-Seine. Il devient permanent aux CEMEA. Il dirigera pour eux la délégation de Lille et créera l'école d'éducateurs CEMEA de

Vaugrigneuse, aujourd'hui à Aubervilliers. Il coordonne les quatre centres CEMEA : ceux de Brugnières (ex-Viazac), Vic-le-Comte, Carnon et Vaugrigneuse. Avec Joubrel, Pinaud, Ehrhard, il fonde la première fédération professionnelle d'éducateurs. Il rencontrera Bernard Lory, madame Péchabrier et la plupart des grands responsables de l'Action sociale publique française. En 1974, c'est le retour volontaire à la pratique de terrain à Hourvari, puis la collaboration avec Nicole Questiaux, ministre socialiste éphémère mais penseur durable du social. Il terminera sa carrière à la tête du CREAMI de l'Île-de-France et à la vice-présidence du Conseil supérieur du travail social.

Retraité depuis 1987, il se démultiplie au Liban comme en France, aux CEMEA comme au Musée social ou à Advocacy, au Théâtre du Fil ou à La Moquette et mille autres lieux. Il a publié des ouvrages sur l'éducation et sur ceux qu'il admire comme Janusz Korczak et Madame François, et il collabore notamment à la revue *Vie sociale et traitements*.

De ce parcours de Jacques Ladsous, résumé à grands traits simplificateurs et qui accompagne un grand demi-siècle, on peut distinguer ses multiples niveaux d'engagements : éducatif d'abord car cela répare et prépare l'avenir ; politique ensuite car il faut mobiliser des forces collectives pour déclencher et maintenir des changements sociaux ; personnel enfin car rien ne se fait sans le vif du désir, fût-il d'un seul homme ou d'une seule femme.

L'action sociale ainsi conçue n'est pas simplement la régulation automatique des institutions sociales, ni

la loterie des destins de rattrapage. C'est une volonté de résister, un projet cohérent entre ses moyens et ses buts, et une action prolongée. Il ne faudrait opposer ni les grandes ambitions – car éloignées des contraintes électorales ou partisanses – des grands commis de l'État que Jacques Ladsous a connus, ni les actions de proximité des acteurs de terrain. Décideurs, professionnels et usagers sont parties prenantes des échecs comme des réussites de l'action sociale. Jacques Ladsous a vécu cela et en témoigne. Écoutons ce témoin exceptionnel.

Serge Vallon

L'action sociale aujourd'hui

*L'injustice sociale, étant de provenance humaine,
ne peut être considérée comme un destin.*

Vladimir Jankelevitch, *La Mort*

Dans tout ce qui vit il y a un présent, une réalité d'aujourd'hui, mais cette réalité n'est pas *compréhensible* sans un regard sur l'avant, ce qui constitue le passé, l'histoire, et elle n'a pas de signification sans une projection sur l'après, c'est-à-dire ce qu'elle peut devenir. Ce préambule pour dire simplement que ce livre est *un regard*. Même si la longue période que j'ai vécue au cœur même de l'action sociale me donne une certaine légitimité à présenter mon regard sur ce qu'elle est devenue, je ne saurais avoir la prétention de dire que c'est le bon regard. Les certitudes que je peux

avoir acquises, ce sont les miennes. Elles ne sauraient être présentées comme absolues. Même si les fonctions diverses que j'y ai exercées ont permis à mon regard de percevoir un certain nombre de niveaux de cette action sociale, elles ne me donnent pas pour autant le droit de dire que mes idées sont les bonnes. Ce sont les meilleures pour moi, telles que je les ai repérées à travers mon activité. D'autres peuvent coexister auprès des miennes sans qu'on puisse jamais dire que tout a été dit et écrit. C'est justement le débat d'idées qui donne valeur à ce qui se vit. C'est la dialectique permanente entre les actions qui alimentent la dynamique de vie, qui sauve l'action de la routine répétitive, et lui permet de garder fraîcheur et utilité. Encore faut-il écrire ce que l'on pense à un moment donné pour que cet écrit s'inscrive comme un jalon possible, un repère dans l'évolution.

Ce préambule n'est donc pas fait pour me protéger des critiques, me mettre à l'abri des contestations. Il est au contraire écrit pour les encourager, pour assurer la continuité de la pensée dans l'action, pour décrire parmi les trajectoires possibles des idées qui ont donné sens à l'action sociale, l'une de celles-ci, celle qui m'a paru cohérente, à laquelle avec quelques autres je me suis référé pour pouvoir vivre pleinement la profession que j'ai choisie. Car aucune profession digne de ce nom ne peut être statique. Toute existence se joue dans le devoir de mémoire et le projet d'avenir. C'est pourquoi j'évoquerai quelques repères historiques qui me paraissent reposer sur de sérieuses hypothèses – avant de dire où nous en sommes, dans les paradoxes d'une société

qui n'arrête pas d'évoluer, qui le fait parfois un peu vite sans se donner le temps d'un diagnostic d'avenir –, et de tenter une étude prospective à partir de quelques scénarios possibles, qui seront encore des choix, mes choix.

Mais peut-on vivre sans choisir ?

À moins d'accepter d'être un objet inanimé, ballotté par le temps et les circonstances, les problèmes de choix se posent à tout moment dans notre action. Ils procèdent de nos références essentielles, de la philosophie de l'homme qui est la nôtre, des groupements sociaux auxquels nous nous sommes joints. Je n'ai jamais eu la prétention d'être un électron libre. Je sais que j'appartiens à une nation, à une religion, à un parti politique, à un mouvement d'éducation. La *laïcité* dont je me recommande, et dont je m'enorgueillis, n'est pas une neutralité fade et sans engagement. Elle est seulement, à côté de la fierté que j'ai d'être ce que je suis, la conviction que ceux qui n'ont pas fait mes choix sont éminemment respectables, et que la liberté de choix que je revendique pour moi, je la leur dois aussi sans autre restriction que celle de faire en sorte qu'ils ne puissent attenter à la mienne – ni à celle des autres.

Tout cela pour dire aussi que je ne prétends aucunement à l'objectivité. Ce fut l'un de mes premiers conflits professionnels avec l'un de mes maîtres : le professeur Robert Lafont. Il prétendait qu'une observation minutieuse faite dans des conditions où l'observé était le plus possible réduit à l'état d'objet devait permettre une connaissance d'autant plus précise qu'elle était indépendante des réactions qui

auraient pu amener le sujet à n'être pas lui-même. Je prétendais qu'une observation faite par un observateur sans contrepartie du sujet observé ne pouvait être qu'un regard partiel n'apportant aucun élément utilisable dans la dynamique d'éducation qui se construit dans la relation entre deux personnes. Je refusais de considérer comme objectif le parti pris de l'observateur, en raison de sa position dominante, et du fait qu'un sujet ne saurait jamais être considéré hors de sa vie propre et de la conscience qu'il en a. Cette position, que Ruth Kohn (1982) a appelée plus tard « l'observation participative », reste la mienne aujourd'hui. Dans les sciences humaines, il ne saurait y avoir d'objectivité pure. La recherche d'objectivité vient de cette volonté de dire ce que l'on vit, en acceptant que d'autres y apportent leurs corrections, leurs hypothèses, leurs recherches personnelles.

Je n'écris donc ni un manuel d'histoire, ni un *vade mecum*, mais ce que j'ai retiré de ce que j'ai lu et vécu. Je crois à l'écrit parce qu'il fixe nos idées à un moment donné pour leur permettre de continuer à vivre et à évoluer. Les idées sont des jalons pour demain, et non des tables de la loi. C'est ainsi que je vous invite à aborder ces lignes.

Il était une fois

On ne peut aborder la notion de social sans s'interroger sur l'homme. Car il s'agit bien de la relation entre les hommes, peut-être même de cette caractéristique essentielle de l'homme qui consiste à construire des rapports entre lui et les autres, constituant des organisations dont les modèles sont évolutifs, au fur et à mesure que des connaissances nouvelles se font jour.

Je ne sais pas prendre parti aujourd'hui sur les diverses théories qui expliquent l'apparition de l'homme parmi les mammifères vivants et son évolution à travers les siècles. Les religions du Livre en donnent des explications symboliques, que les uns et les autres peuvent interpréter à leur guise – selon ce qu'elles leur apportent comme élément de compréhension de l'histoire du monde, mais que plus per-

sonne ne demande à croire, telles qu'elles sont proposées.

Quant à moi, j'aime le livre de la Genèse ¹ dans la mesure où ce livre fait apparaître des éléments qui me paraissent fondamentaux dans la compréhension de l'être humain :

- la complémentarité des sexes,
« Il n'est pas bon que l'Homme soit seul » ;
- la recherche permanente de la connaissance,
« L'arbre du fruit défendu » ;
- la liberté de choix, qui explique le sens de la transgression, et les responsabilités encourues ;
- le développement, « Allez et remplissez la terre ».

Sexualité, connaissance, liberté, développement, voilà donc les quatre notions de vie qui nous sont proposées, et qui ont servi de bases au développement humain. Alors peu importe pour moi l'exactitude historique de l'apparition de chacun de ces éléments. Je laisse à Régis Debray (2003) le plaisir de déterminer le vrai du faux. Je lui donne volontiers acte que les « écrivains » du Livre ont reconstruit l'histoire à travers leurs besoins d'explications. Plus les choses sont anciennes, plus nous sommes tentés de les resituer pour conforter nos explications. Ce que je viens de faire, sans vergogne, mais aussi sans illusions.

À partir de ces bases, cahin-caha, l'homme progresse et prend possession de la terre. *Prendre possession, c'est s'approprier*. Et il n'y a pas d'appropriation sans organisation : ce qui explique les royaumes, les territoires, les peuples, leurs croyances, leurs habitudes,

1. La Bible, nouvelle traduction, éditions Bayard, 2001.

leurs rites, leurs explications différentes du monde et de l'univers. J'aurais dû dire ce qui implique, car ces organisations primitives se font avec beaucoup de sang, beaucoup de bégaiements dans les rapports sociaux, beaucoup d'incompréhensions mutuelles, et d'exclusions, beaucoup d'exterminations même.

Arrêtons-nous un instant sur le symbole de la tour de Babel.

Voilà donc ces hommes qui se trouvent beaux, intelligents, ingénieux, et veulent faire parade de leur génie en construisant *ensemble* une tour immense qui aurait la prétention de toucher le ciel. Le ciel est cet univers qui semble sans limite, et dans lequel se tiendrait *Dieu*. Voici donc les hommes en route vers Dieu. Mais cette route n'est pas une démarche spirituelle, un cheminement de foi, c'est une provocation orgueilleuse, une manifestation d'éclat, une volonté de puissance, un pied de nez au respect, à l'obéissance conformiste, une représentation de l'exercice de nos libertés. Ce pourrait être fort, si l'unité de départ en assurait la cohérence. Mais voilà que dans cette course à la puissance, Dieu, qui pourrait être là l'exacerbation de nos individualismes, introduit l'incompréhension et l'incohérence. Les hommes qui ont bâti ensemble ce projet social ne se comprennent plus, ne parlent plus la même langue. Ils se parlent mais ne s'entendent plus, et leur gigantesque projet se dissout dans la confusion des langues et la perte du lien social. L'homme dont l'intelligence est suffisante pour établir sa domination sur tous les autres vivants (végétaux et animaux) perd de sa capacité quand il cherche à dominer son semblable. Je pensais

fort à cela ce 11 septembre 2001, lorsque d'autres tours, américaines celles-ci, se mirent à s'écrouler sous les coups de boutoir désespérés des représentants de nations asservies. Le symbole de la tour de Babel est bien celui du totalitarisme (qu'il soit politique ou économique) dont le travail social est le seul adversaire intelligent possible. N'est-ce pas Paolo Freire (2001) ? Le travail social concourt à l'égalité des hommes. Il ne s'agit pas de renverser l'opresseur pour en faire à son tour un opprimé. Il s'agit de rechercher l'égalité dans la diversité – et comme dans la vision prophétique d'Henry Miller (1977) de regarder vers le ciel, en gardant le sourire, à la place indispensable que nous occupons.

Et je ne parle pas là d'humilité, de charité, d'abnégation. Je parle seulement de conscience. Le travail social consiste à faire que chacun ait conscience de ce qu'il est, et de l'utilité sociale qu'il représente, lorsqu'il vit pleinement ce qu'il est, en exploitant toutes les ficelles, sans envier la place des autres. C'était cela le mouvement perpétuel du triangle socratique, dont Jean-Jacques Rousseau (2001) fit le contrat social, et Teilhard de Chardin (1955) la spirale ascendante du phénomène humain.

C'est cela que nous avons exprimé, à la Conférence internationale des formations sociales de Montpellier². Nous qui utilisons la parole, nous avons dit dans toutes les langues notre refus de mettre nos forces de travail au service d'une écono-

2. Juillet 2002.

mie dominante, dévoratrice des énergies humaines. Moins spectaculaires que les manifestations de refus symbolique d'un José Bové, elles visaient au même résultat : rassembler les forces sociales dans la défense de l'homme, de ses capacités créatrices, inventives, refuser d'être des alliés indirects des forces normatives, et d'accepter les phénomènes d'exclusion engendrés par la dualité soudaine resurgie de l'humanité : riches/pauvres, nord/sud, etc. Car, ceux-là mêmes qui nous reprochaient jadis d'être dans la plainte, et non le refus, les journalistes des quotidiens nationaux, n'ont pas daigné rendre compte de nos propos. Pas une ligne sur ce rassemblement qui regroupait mille quatre cents personnes, issues de cinquante-six pays. Faut-il des manifestations d'où la violence n'est pas absente, pour que l'information passe, pour que les appels soient entendus ? Le dialogue, la négociation, le débat, la proposition seraient-ils à ranger au magasin des accessoires dont on ne se sert plus ? Nous avons souvent constaté qu'il ne pouvait y avoir d'action sociale sans démocratie, sans échange entre les acteurs concernés. Doit-on en conclure que l'action sociale est un *rempart de la démocratie* ? Je le crois. Encore faut-il qu'au lieu de singer les autres formes d'organisation dans les relations entre ceux qui sollicitent et ceux qui redistribuent, nous soyons capables d'entretenir des rapports d'égalité, et qu'à l'image de la pédagogie institutionnelle, de la psychiatrie institutionnelle, nous soyons capables de vivre une action sociale institutionnelle, où l'organisation remise en cause chaque fois qu'il est nécessaire, ne vienne pas aliéner les libertés des uns et des autres, leurs capa-

cités d'invention et de résolution des problèmes communs.

Je le dis d'autant plus que si nous avons su remplir la Terre, nous avons su aussi développer les moyens d'aller à la rencontre des uns et des autres. Les États et les continents se sont rapprochés – et nous nous prenons à rêver d'aller au-delà même de notre planète ? Pourquoi non ? Mais comment aller au-delà sans avoir fait notre propre unité – sans nous être appropriés dans la modestie et l'ouverture toutes les cultures du monde ? Le *lien social* dont nous devons retrouver la trace se doit de relier ensemble ce que nous avons découvert ici et là, non comme un patchwork où nos cultures, nos modes de vie se juxtaposeraient dans une tolérance mutuelle, mais comme un tissage où les fils de nos diversités se mêleraient pour donner un tissu social nouveau. Ce *métissage* que j'appelle de mes vœux car je sais qu'il enrichit, en élargissant nos horizons, en ouvrant nos repères, ce métissage dont les formes sont encore à trouver, à inventer, nous en sommes en partie responsables, palette de couleurs qui se mêlent et se démultiplient dans un kaléidoscope illuminé, gamme des sons qui se heurtent et résonnent sur des rythmes qui se répondent sans s'agresser, bouquet d'odeurs et de saveurs douces et amères, piquantes ou apaisantes selon les moments, les saisons, les caprices du temps, rites de fêtes où s'entremêlent profane et sacré dans une célébration sans y perdre leur symbole et leur valeur propre, à partir de laquelle le sens peut redevenir commun.